

Voir:

Ordry : C. IV. p. 130

Battarel : C. II p. 111

Bicaüs : C. II p. 329

Bonardi , p. 645

Cloyseau : Menologe p. 409



Collège libre de Juilly

DIVISION

des *S. moyens*

TÉMOIGNAGE DE SATISFACTION

Mérité par

Ortiz

Le

9 *février* *1892*

Le Censeur

E. Bonnardet
Le 21 oct.

Le Directeur,

Alfred Paul

ancien professeur d'éloquence à la ci-devant Académie de
Marseille.

Art poétique de Boileau et Divers morceaux de poésie
française traduits en vers latins. ouvrage destiné aux
professeurs de latinité un vol. in 8° 1804

à Lyon, chez Goussier - Molin

à Paris, chez Brunet

" chez Le Normant. —

[Faint red ink stamp or signature in the bottom right corner.]

Joseph Paul de Brignolles ~~III~~ VII

Naix 1694 + 1726

Augustin de Paul de Brignolles ~~II~~ IV

Naix 1711 m. sept 1718 + 25 X 1769

Jérôme de Paul de Brignolles ~~II~~ V

Naix 1712 m. + 1759

Charles Bernard de Paul de Brignolles ~~III~~ VII

Naix 1714

Dominique de Paul de Brignolles ~~II~~ III

Naix 1707 Sorti

Louis de Paul de Brignolles ~~II~~

Naix 1698 prêtre + 1735 I

~~Joseph de Paul~~

Jean Bte de Paul de Brignolles ~~II~~ II

Naix 1702, prêtre sept 1706 Sorti 1710, rentré 1714

Joseph de Paul le plus jeune, mais entré le 1^{er} à
Oratoire

à vérifier et à rajouter dans l'ordre 1.2.3.4

Le Confrère Joseph de Paul

M.M. 607. A catalogue, n° 1268 =

Joseph de Paul, de Brignolles, ^{autre} à Gix en 1694, mort en 1726.

Nécrologe =

Mort à Marseille le 15 mai 1726 en odeur de sainteté

Bicôis = Nohia del' Oratoire

[Mss. D'Aix, C. II. p. 329.
Copie de la Bib. N^{le}, C. II, p. 219.]

I

Joseph de Paul, d'une famille noble de Brignolles, naquit en cette ville en 1680.

Joseph, son père et Claire de Raphaël's de Broves, sa mère, avaient eu deux filles qui se firent religieuses et 8 fils qui tous, à l'exception de l'aîné, entrèrent dans l'Oratoire, où ils sont devenus, pour la plupart, d'excellents sujets. Joseph, qui fait le sujet de cet article, y fut admis à Aix, le 25 octobre 1694, après avoir reçu la tonsure clericale au séminaire d'Aix, où sa piété, ses talents et sa candeur lui avaient acquis pendant 2 ou 3 ans qu'il y demeura, l'estime et l'attachement de tout le monde. Quoiqu'il n'eût pas encore 15 ans, il avait déjà fait sa philosophie et s'était annoncé dans ses classes comme un jeune homme capable de réussir dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. Dieu lui avait donné une conception aisée, une mémoire prodigieuse, un jugement prématuré, un goût merveilleux pour le bien, un grand attrait pour les cérémonies de l'Eglise et beaucoup d'horreur pour le vice. C'est avec ces premiers dons de la nature et de la grâce qu'il commence son institution. L'année qu'il y passa, il fut l'exemple et le modèle des jeunes gens qui étaient en probation avec lui. Ayant été envoyé de là à Arles pour y faire sa théologie, il eut l'avantage d'avoir pour professeur le savant P. Bourret, des leçons et des avis duquel il sut si bien profiter que, dans l'espace de 5 ans que dura son cours, il devint lui-même très habile en théologie, dans l'histoire ecclésiastique et dans les ouvrages des saints Pères, dont il apprit une partie par cœur. Il donna aussi quelque temps à l'étude de la langue grecque et à celle de la langue hébraïque, à laquelle il s'appliqua plus particulièrement dans la suite à Arignon.

Le confrère Paul, après s'être occupé de sa propre instruction, fut chargé d'aller enseigner les humanités à Toulon et à Marseille. On ne saurait exprimer avec quel zèle et quel intérêt, il s'acquitta de cet emploi. Il connaissait trop bien ce que la religion et la patrie exigent d'un instituteur public pour négliger aucun des moyens dont on doit faire usage en travaillant à l'éducation de la jeunesse. Mais en cultivant les jeunes plantes confiées à ses soins, il n'abandonna point le plan d'étude qui lui avait été tracé par le P. Bourret, qu'il regardait toujours comme un oracle. Il avait distribué son temps de manière qu'il en trouvait assez pour servir Dieu, préparer sa classe et augmenter ses connaissances. Sédité de sa conduite, ses supérieurs voulurent l'engager à recevoir les saints ordres; mais son humilité, qu'on ne put jamais vaincre, ne lui permit pas d'acquiescer à leurs vœux de sorte qu'il demeura toute sa vie simple clerc. Plein de tendresse et de vénération pour ses parents, il se

renvoyait ordinairement à ses frères pour aller passer tous ensemble les vacances à Brignolles, où leur père ne perdait rien, car il n'y avait guère de maison mieux réglée que la leur et où Dieu fut mieux servi. On y vivait en tout temps comme dans une communauté des plus régulières. Les parents, comme les enfants se piquaient d'émulation à qui se donnerait le plus grands exemples de vertu.

Mais cette respectable famille fut éprouvée d'une manière bien sensible par la perte qu'elle fit de son chef en 1714. A la première nouvelle de la maladie de son père, le confesseur Paul s'empressa de l'aller joindre et lui rendit tous les devoirs d'une fille vraiment filiale. Depuis ce fâcheux événement, il passa 2 ou 3 ans à Avignon ou à N. Dame des Anges, tout occupé d'études ecclésiastiques. Ensuite il fut envoyé, pour la 2^e fois à Marseille pour y être chargé du soin de la bibliothèque qu'on venait de transférer dans un local plus propre et plus commode que celui où elle était auparavant. A peine fut-il en possession de ce nouvel emploi, qu'il commença par mettre tous les livres en ordre; après quoi il dressa deux catalogues fort exacts, l'un par lettre alphabétique; l'autre, par ordre des matières. Son érudition et la connaissance qu'il avait des livres de toutes espèces, jointes à la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque et italienne, lui rendirent ce travail plus facile; et, s'il avait eu assez de temps, il aurait fait une notice exacte de toutes les pièces fugitives qui sont contenues dans les divers volumes des recueils qu'on trouve dans cette bibliothèque. Mais un événement aussi funeste que celui qu'il avait éprouvé en 1714, mit un obstacle insurmontable à son dessein. Sa vertueuse mère, l'objet le plus cher que Dieu lui eût laissé sur la terre, lui fut enlevée dans les premiers mois de l'année 1726. La vive douleur qu'il ressentit, à la mort d'une personne, qui, toute sa vie, avait donné à ses enfants et à ses concitoyens le spectacle édifiant des vertus les plus héroïques et les efforts qu'il fit pour tâcher de s'en consoler, lui causèrent un tel serrement de cœur et firent une si grande révolution dans son sang qu'il succomba à leur violence. Dès la fin d'avril, il fut tout à coup saisi d'un mal inconnu et de douleurs si aiguës, qu'il se sent perdra. Au commencement de mai, il eut une suffocation de sang qui, malgré les secours de la médecine, l'emporta le 15 du même mois, dans la 47^e année de son âge.

Rien de plus édifiant que sa résignation et sa patience. Tout le monde fut pénétré des sentiments de religion qu'il fit paraître pendant le cours de sa douloureuse maladie et plus encore de sa profonde humilité qui lui exagérait les fautes de sa vie passée. Trois de ses frères étant venus à Marseille pour le voir, il leur donna à chacun, selon son état et ses besoins, des avis les plus touchants, les plus raisonnables et les plus chrétiens. Il était d'un caractère doux et bon, toujours prêt à obliger, ne se comptant pour rien, aimant beaucoup la pauvreté et la pauvreté. Sa modestie excessive nous a privés de deux ouvrages qu'il avait commencés et qui auraient été

tiens amassés, s'il les eût achevés et livrés à l'impression :

(1) Le premier devait avoir pour titre :

Discretio Regumatum fidei et disciplina. Le P. Bourret, qui connaissait sa capacité, l'avait engagé lui-même à entreprendre cet ouvrage. Encouragé par les pressantes sollicitations de cet ancien maître, il s'appliqua d'abord avec beaucoup de zèle à lire les œuvres des Pères des 4 premiers siècles de l'Eglise et de plusieurs auteurs ecclésiastiques, dont il fit des extraits et des analyses. Mais, malgré son travail et les matériaux qu'il avait déjà amassés, il renonça ensuite à son dessein pour avoir trop écouté cette humilité profonde qui le caractérisait. Il fut surpris, en travaillant à cet ouvrage, de voir que divers Traducteurs latins des Pères grecs n'avaient traduit rien moins que l'original. Il avait fait sur cela beaucoup de remarques qu'on doit avoir trouvées parmi ses papiers après sa mort. Il avait promis au P. Bougerel de les lui remettre ; et ce père fit dans sa Bibliothèque des écritains de l'Oratoire qu'il n'aurait pas manqué de le faire insérer dans les Mémoires de littérature et d'histoire du P. Desmolets, à cette condition de cacher son nom.

(2) Le deuxième ouvrage, dont ce pieux et savant confrère devait s'occuper, à la persuasion d'un de ses amis de Marseille, c'était de faire un abrégé des annales ecclésiastiques du P. Leointe, de l'Oratoire. Compreneant toute l'importance d'une pareille entreprise, et voyant d'ailleurs qu'il ne s'agissait pas d'une matière aussi délicate que celle dont il s'était chargé auparavant, il se rendit. Il se proposa même quelque chose de plus utile qu'un simple abrégé, ayant dessein de non seulement mettre en français, abrégé et continué ces annales ; mais encore de profiter des critiques et des découvertes faites sur ces matières depuis le décès du P. Leointe. Le P. Lalou, à qui son ami, vraisemblablement Louis Antoine de Ruffi, fit part de ce projet, l'encouragea à l'exécuter, l'assurant de l'approbation du public, s'il était conduit sur ce plan. Le P. Paul était disposé à s'en occuper tout de bon, lorsque la peste survenue à Marseille en 1720 déranger entièrement son projet en l'obligeant de se retirer dans sa famille. Et ayant joint à sa disposition, à Brignolles, ni l'ouvrage très volumineux du P. Leointe, ni plusieurs autres livres qui lui auraient été nécessaires, il se fit d'autres occupations qui lui firent perdre de vue celle-ci et les soins qu'il fut obligé de se donner, à son retour à Marseille pour arranger la bibliothèque, ne lui permirent pas d'entreprendre autre chose.

Des 6 frères qu'il avait eus dans l'Oratoire, deux se retirèrent de la congrégation. Les 4 autres, plus constants dans leur vocation, y persévérèrent toute leur vie comme on peut le voir dans le Nérologe qui parle des trois premiers de la manière qui suit :

Le Père Louis de Paul, mort à Pignans, Diocèse de Trèves le 12 Novembre 1735. C'était un saint prêtre, dont il semble que Dieu ait voulu, dès cette vie, récompenser l'innocence et la ferveur par la profonde paix dont jouissait son âme en mourant et par l'extrême vénération du peuple pour sa mémoire.

Le Père Jérôme de Paul, mort le 29 avril 1759, à Pignans, où il était camérier du chapitre. Il joignait la science à la piété; un amour tendre pour les pauvres à un grand attachement à la Congrégation.

Le Père Augustin de Paul, mort le 25 X^{bre} 1769 à Ollioules. Il unissait à une piété tendre une conscience délicate et ses vertus ne se sont jamais démenties.

Le confrère Charles Bernard de Paul, le dernier des 5 frères, est mort dans la maison de N.D. des Vertus, le 8 juin de l'an 1781.

Adry = Biblioth. des Ecrivains de l'Oratoire = (Bibl. N^{le} fonds fr. 25684) T. IV, p. 130 =

Joseph de Paul, né à Brignolles le 10 février 1680 de parents nobles et vertueux, était le 10^e enfant de sa maison. Ses deux sœurs étaient religieuses et tous ses frères, à l'exception de l'aîné, oratoriens comme lui. Elevé dès l'âge de 7 ans, chez un pieux curé, il montra les plus heureuses dispositions pour la piété et pour les lettres; une conception aisée, une mémoire prodigieuse, un jugement précoce, le goût du bien, l'attrait pour les cérémonies de l'Eglise, l'horreur du moindre péché lui firent faire les plus grands progrès dans l'une et dans les autres. Ses parents le voyant croître en sagesse et en âge, le mirent au séminaire à 12 ans. Ses talents, sa piété, sa candeur lui acquirent l'estime et l'amitié de tout le monde. Après avoir étudié en rhétorique et en philosophie et avoir reçu la tonsure, il entra à l'Oratoire à la fin de 1694. Au sortir de l'institution, où il avait été l'exemple et le modèle de ses confrères, il alla étudier pendant 2 ou 3 ans en théologie à Arles sous le savant P. Bourret qui le regardait, non comme un écolier, mais comme un maître. Docile aux avis de cet habile professeur qui dirigeait ses études, il acquit une profonde connaissance des matières théologiques, de l'histoire de l'Eglise et des écrits des Sts Pères, dont il apprit une partie par cœur. Il donna aussi quelque temps à l'étude de la langue grecque. D'Arles il alla enseigner les humanités à Caroux et à Marseille. Le P. Bourret, qui était son oncle, quoique éloigné de sa personne, lui fit entreprendre vers 1708 un ouvrage très important et très difficile, mais qu'il ne croyait pas au-dessus des forces de son disciple. Cet ouvrage devait être intitulé: Discretio Regnatum fidei et disciplina. Le jeune de Paul se mit à lire, à extraire

à analyser les 5^{es} Pères des 4 premiers siècles et tous les auteurs ecclésiastiques. Mais, après un long travail et de pénibles recherches, il abandonna son projet par un effet de cette humilité et de cette modestie qui l'ont caractérisé toute sa vie. Il était le seul à ne pas vouloir reconnaître en lui les grands talents que les autres y admiraient et il souffrait quand on en parlait. Pendant qu'il s'occupait de cet ouvrage, il fut surpris de l'infidélité de plusieurs traductions des Pères grecs. On doit avoir trouvé dans ses papiers nombre de remarques sur cet objet. Il avait promis au P. Bougeard de les lui livrer et ce Père dit qu'il n'aurait pas manqué de les faire insérer dans les Mémoires de littérature et d'histoire du P. Desmolets, en cachant cependant le nom de l'auteur.

On avait tenté plusieurs fois de faire recevoir au P. de Paul l'ordre de la prêtrise; mais on n'avait jamais pu vaincre son humilité.

Il allait de temps en temps visiter sa famille à Brignolles et sa piété ne perdait rien dans ces visites. Il n'y avait point de maison aussi bien réglée et où Dieu fut servi avec plus de fidélité. C'était en quelque sorte une communauté religieuse: les parents et les enfants se disputaient la gloire pure et solide de la mortification, du détachement, de toutes les vertus chrétiennes. Après avoir fermé les yeux à son père, mort en 1714, il alla demeurer un an à Arignon où il acquit une plus parfaite connaissance de la langue hébraïque. Tout il avait déjà quelque teinture. Il vint à N.D. des Arènes, ensuite à Aix et perdit sa présence augmenta la grande idée qu'on avait de lui. Le P. de Roquesante, qui était alors vicaire, et résidait à Aix, conçut pour lui tant d'estime qu'il en fit le compagnon de ses études. Il voulait même l'emmenant avec lui dans ses visites; mais il ne put lui faire accepter cet honneur. En 1717, on ne vit que difficilement à bout de lui faire donner des leçons de philosophie aux confrères qui sortaient de l'institution. Avec le plus grand talent pour l'enseignement, il alléguait pour raison de ses refus, son incapacité. En 1719, étant allé demeurer à Marseille, où était le plus jeune de ses frères, un de ses amis l'engagea à abréger les Annales ecclésiastiques du P. Le Comte. Comprimant toute l'importance d'une pareille entreprise, il se rendit aux instances de cet ami. Il se proposa même un objet plus utile qu'une simple réduction de ces annales. Il projeta non seulement de les traduire en français en les abrégant et de les continuer, mais de profiter encore pour les perfectionner, des critiques et des découvertes faites sur les matières depuis la mort de l'auteur. Le P. de Long, à qui son ami fit part de ce dessein, l'encouragea à l'exécuter, l'assurant qu'il était fait tout ce plan. Le P. de Paul allait entreprendre ce travail, lorsque la peste survenue à Marseille en 1720, l'obligea de courir à Brignolles au secours de sa mère et de sa famille, où, n'ayant pas avec lui le livre du P. Le Comte, d'autres occupations lui firent perdre de vue celle-là.

De retour à Marseille, il fut chargé du soin de la bibliothèque. Son érudition, ses grandes connaissances bibliographiques, son intelligence des langues hébraïque, grecque, latine et italienne, le rendaient très propre à cet emploi. Il fit des catalogues exacts, tant par lettres alphabétiques que par matières et rangea dans l'ordre le plus clair une infinité de livres qui traitaient de mille objets différents et qui étaient écrits en diverses langues. La mort de sa vertueuse mère, qu'il perdit en 1726, assésa la sienne. La vive douleur qu'il en ressentit, les efforts qu'il fit pour s'en consoler, ruinèrent entièrement sa santé. Il fut tout à coup saisi d'un mal inconnu et de douleurs aiguës et il mourut le 15 mai 1726 à 46 ans. Rien de plus édifiant que la manière dont il souffrit et sa résignation à la mort. Ses frères, témoins de ses derniers moments, recurent de lui les avis les plus sages et les plus chrétiens.

(P. Bicaire - Diction. de Provence)

Le Nobiliaire d'Artois attribue faussement à Joseph de Paul la relation en vers provençaux de l'invasion du duc de Savoie en Provence, lors du siège de Roulon, publiée en 1707. Il est l'auteur de Paul, d'une autre famille et est fort estimé.

(V. P. Diction. des Hommes illustres de Provence)

On le surnommait Paul I ou le Bégué, à Brignolles.

Joseph de Paul, de Brignolles, ^{entré} à Dix en 1694, mort en 1726

Cloyseault = Memloge, p 409-424 = Article fait par un autre Père que le P. Cloyseault, sur les mémoires du Père Joseph Bourget, son ami, présent à sa mort.

Le confère Joseph de Paul était fils de Joseph de Paul, seigneur, et de St. Claire de Raphaëlis, des seigneurs de Broves et de Coulboure, tous deux justes devant le seigneur. Il bénit leur mariage par une nombreuse et sainte postérité, en leur donnant 10 garçons et 2 filles. Celles-ci furent religieuses et 7 des garçons entrèrent dans l'Oratoire. On ne l'appelle-t-on pas autrement dans Brignolles que la famille sainte.

C'est là que naquit Joseph de Paul, le dernier de ces heureux enfants, le 10 février 1680. Il vint au monde avec un défaut de conformation dans les ossements de la voix qui le rendit bègue toute sa vie. Il fallut le faire allaiter par une chière pour le nourrir. Mais Dieu sut bien compenser ce qui lui manquait en l'ôte du corps d'aillours bien formé et d'une physionomie très ressemblante, par l'abondance des dons dont il prit soin de combler son âme. Dès l'âge de 7 ans chez un vertueux curé, avec les heureuses dispositions qu'il avait pour la piété et les lettres, il fit de grands progrès dans l'un et l'autre. Dieu lui avait donné une conception aisée, une mémoire prodigieuse, un jugement précoce, un goût merveilleux pour la piété, un grand attrait pour les cérémonies de l'Eglise et une sainte horreur pour les moindres dérèglements. Dès lors il n'avait de plaisir qu'à exercer les moindres fonctions du ministère des autels dont il s'acquittait avec une modestie angélique, qu'à apprendre par cœur et à réciter les plus beaux endroits et les plus touchants des saintes écritures et à les mettre en pratique autant que la faiblesse de son âge le comportait.

Ses parents qui louaient Dieu de le voir croître en sagesse et en âge, l'envoyèrent au séminaire d'Aix. Il n'avait guère plus de 12 ans. Ses talents, sa candeur, sa vertu le firent également aimer et respecter de tout le monde. Il y studia en rhétorique et en philosophie et y reçut la tonsure de St. de Cosnac, archidiacre d'Aix.

Il sortit de cette maison après y avoir laissé la bonne dent de J.C. pour entrer dans l'Oratoire. Il y fut reçu à Aix le 25 octobre 1694; il était dans sa 15^e année. Le Père Perrin, directeur de l'Institution, connut bientôt combien précieux était le trésor qu'on lui confiait. Ce vertueux père, témoin des grâces que le seigneur lui faisait, eut toujours pour lui une amitié tendre. Il le fit le confident de ses secrets, de ses écrits et l'héritier de ses vertus.

Son institution finie, il s'arrêta encore à Aix une année dans laquelle il apprit les premiers principes de la théologie du P. de Fortis. Il fut ensuite à Arles sur la fin de l'an 1696 continuant ses études sous le savant P. Bourret. Il y demeura environ 5 ans. C'est là qu'il regardait non comme un élève, mais comme un maître. Son humilité et sa modestie ne s'en accommodaient pas. C'est dans ce temps-là qu'il pria le P. Bourret de vouloir lui régler ses études. Il fut si fidèle à suivre ses avis qu'il devint très habile non seulement dans la théologie, mais même dans l'histoire ecclésiastique et dans l'intelligence des livres saints, dont il apprit une bonne partie par cœur. Il donna aussi qq. temps à l'étude de la langue grecque.

Cependant ses frères voulurent suivre ses traces. Louis de Paul, le second de la famille, qui venait de finir son institution, fut le premier à Arles à la fin de l'année 1699. Le confère de Paul l'accompagna à Toulon au mois d'octobre 1701, lorsqu'il y alla enseigner les humanités. Il y demeura 4 ans avec lui. Pour lui faire plaisir, il donnait quelques heures de la journée à l'étude des Belles-Lettres et de la langue grecque qu'il apprenait tous les deux parfaitement.

Il suivit encore son cher frère à la fin de l'an 1705 à Marseille. Les mêmes inclinations, plus que le sang, les avaient mis de telle sorte qu'ils ne pouvaient plus se séparer. Le P. Bourret, qui était si orable qu'il consultait sans cesse pour ses études, lui fit alors entreprendre un ouvrage d'une grande importance. Il devait avoir pour titre: Discretio dogmatum fidei et disciplinae. Il fallut que ce Père eût dès lors une grande idée du confère de Paul pour le croire capable de l'entreprise. Ce qui l'obligea à lire tous les Saints Pères des 4 premiers siècles de l'Eglise et tous les auteurs ecclésiastiques; il fit des extraits et des analyses de leurs ouvrages. Je ne doute pas qu'il n'ait beaucoup avancé son livre, mais il ne le finit pas. Il n'en faut pas chercher d'autres causes que son humilité et sa modestie. Jamais homme n'a eu de plus bas sentiments de lui-même. Il était le seul à ne pas vouloir reconnaître en lui les grands talents et les lumières supérieures que tous les autres y admiraient. Il voulait toujours passer pour un ignorant,

pour une personne inutile et incapable de rien. Ce n'était point en lui un orgueil déguisé, ni un raffinement de l'amour propre. Son aimable candeur et sa solide piété l'en justifiaient assez; on n'avait pour lui que plus d'estime et de respect.

Ocupé à cet excellent ouvrage, il fut fort surpris de trouver plusieurs Traductions latines des Pères grecs ne traduire rien moins que l'original. Je suis assuré qu'on trouvera sur ce sujet plusieurs remarques parmi ses papiers. Il m'avait promis de m'en communiquer quelques-unes. Peut-être serais-je venu à bout de les voir toutes et de les faire imprimer avec sa permission, dans la continuation des Mémoires d'histoire et de littérature à cette condition de cachet son nom. Il fallait surtout prendre garde de ne pas blesser sa modestie et son humilité; car, autant que la plupart des servants ont envie de se faire connaître, autant on avait-il de se cacher. On ne connut jamais mieux combien sincère était sa modestie et profonde son humilité que lorsqu'on voulut le faire avancer dans les ordres. Il protesta toujours son défaut de langue qui l'empêchait d'articuler distinctement. M. l'évêque de Sens et ses supérieurs voulaient qu'on passât outre; mais ce fut alors que son humilité et sa modestie lui suggérèrent tant de raisons qu'on fut obligé d'y céder. Il eut ainsi remporté une victoire.

Il faisait cependant de fréquents voyages à Baugy où il faisait un assez long séjour. Il n'y avait guère de maisons mieux réglées que sa famille. Il y avait des heures destinées à la prière, d'autres à la lecture; tout n'y parlait que de Dieu; tout n'y respirait que régularité. L'esprit et les maximes du monde en étaient absolument bannies. Le père et la mère étaient eux-mêmes le modèle des autres. Cependant ils trouvaient eux-mêmes dans leur cher fils de quoi s'édifier et sa vertu et sa piété étaient pour eux un sujet d'actions de grâces. Son père, accablé d'infirmités fut éprouvé pendant 18 ans par des maladies continuelles. Il devint même paralytique de la moitié du corps. La plus grande consolation était de l'avoir auprès de lui; il lui rendait tous les services qu'un père peut attendre du plus tendre et du plus attaché de ses enfants. Il était jour et nuit auprès de son lit à l'épauler, à le patienter, à le consoler, à lui inspirer des sentiments de confiance; il partageait avec lui ses peines et ses douleurs. Mais, pour ne point l'attrister, il paraissait toujours gai, toujours content, tâchant de lui inspirer cette gaieté et ce contentement et lui faisant envisager ses douleurs et ses maux comme des faveurs qui étaient des gages assurés des biens qu'il lui destinait. Il n'est pas possible de marquer ici tout ce que son amour et son devoir lui firent faire pendant cette longue maladie. Jamais cœur plus tendre et plus sensible pour les maux des autres! Si il faisait éclater cette tendresse et cette sensibilité pour les indifférents, que ne devait-il pas faire pour une personne aussi chère que son père et pour un père que sa solide piété rendait encore plus respectable? Il redoubla ses soins et ses attentions les 6 derniers mois. Il l'assista ensuite à la mort et eut la consolation de recueillir ses derniers soupirs.

Cette mort arriva l'an 1714.

Il fut ensuite demeuré une année à Aligouy où il s'appliqua particulièrement à la langue hébraïque. Il en avait déjà qq. connaissance; mais il en acquit une plus parfaite. De là il vint à N.D. des Auges et ensuite à Dix. Il était partout le même et quoique sa réputation le précédait partout, sa présence, au lieu de la diminuer, l'augmentait: plus on le connaissait, plus on l'estimait.

Dans cette dernière ville, le Père de Roquesant, alors vicaire de l'Oratoire, conçut tant d'estime et d'amitié pour lui qu'il le fit le dépositaire de ses secrets et le compagnon de ses études: il voulut le mener avec lui dans toutes ses visites. Mais il s'en excusa et ce Père n'entra dans ses raisons qu'avec regret.

Il arrivait souvent que les jeunes Confesseurs qui, au sortir de l'Institution, allaient étudier en philosophie dans les collèges, se détachaient. On voulut, l'année 1717, établir dans Dix une philosophie. On jeta les yeux sur le confesseur de Paul pour l'enseigner. Il l'accepta. Mais ce ne fut pas sans s'en défendre longtemps sur la double incapacité qu'il alléguait de son esprit et de son organe. Ce n'était qu'un prétexte, parce qu'on savait fort bien que, quand on l'avait fréquenté un temps, comme avaient fait ces confesseurs qu'on lui voulait confier, son bégayement ne l'empêchait pas de se faire entendre; et si autre ne provenait que de l'excès de son humilité qui lui cachait toutes ses lumières. Aussi s'en acquitta-t-il avec un succès peu commun.

Les affaires de l'Eglise se trouvant de plus en plus, plusieurs évêques firent des mandements de séparation. De ce nombre fut M. l'archevêque d'Aligouy. Son mandement est daté du 4 Xbre 1718. Les Pères de l'Oratoire de cette ville se virent obligés d'en appeler au futur concile général. Le confesseur de Paul était trop attaché pour ne pas les imiter. On était prévenu de son profond savoir dans la théologie, dans la lecture des Pères et des historiens ecclésiastiques. On savait que rien au monde ne serait capable de le faire agir contre ses lumières; que son devoir était son unique règle. Aussi, non content de signer l'appel qu'on lui présenta, il dressa encore un écrit sur

cette matière qu'il intitula : Motifs qui me déterminèrent à appeler de la Constitution l'ingénuité et le mandement de M^r l'archevêque qui ordonne de s'y soumettre. On a trouvé ces motifs écrits de sa propre main après sa mort. Comme il s'était consulté que son vœu en faisant cet appel, il y persista jusqu'au dernier soupir de sa vie.

Sur la fin de 1719, il vint à Marseille le plus jeune de ses frères qui y enseignait les humanités. Là, un de ses amis lui persuada de s'appliquer à abrégier les annales ecclésiastiques du R. P. de Coindre. Il comprit que ce serait rendre un service au public et à la Congrégation, à quoi la gloire de cet travail appartenait naturellement. Il se proposa même quelque chose de plus utile qu'un simple abrégé, ayant dessein non seulement de mettre en français, d'abrégier et de compiler ces annales, mais encore de profiter des critiques et des découvertes faites sur ces matières depuis la mort du P. de Coindre. Le P. de Lebourg, à qui son ami fit part de ce projet, l'encouragea par son conseil à l'entreprendre, l'assurant de l'approbation du public, s'il était conçu sur ce plan.

Le confrère de Paul y était bien résolu, lorsque la peste survenue en 1720 à Marseille déranger entièrement son projet en l'obligeant de se retirer à Briquolles au secours de sa mère et de sa famille, où n'ayant pas même le livre du P. de Coindre. D'autres occupations lui firent perdre celle-ci de vue.

De retour à Marseille après la contagion passée, il fut chargé de la bibliothèque qu'on transporta dans un lieu plus commode, et il s'en donna beaucoup pour la mettre sous le bon état où elle est. Ce qui n'est pas un petit service rendu à cette maison qui est une des mieux fournies de livres. Outre l'ordre et l'arrangement qu'il y donna, il fit des catalogues exacts tant par ordre alphabétique que par matières. Son érudition, la connaissance qu'il avait des livres de toute espèce, son intelligence des langues latine, grecque, hébraïque et italienne, le mettaient à portée de ce travail et si la mort ne l'avait empêché, il comptait de faire incessamment un détail exact de tout ce qui était contenu dans les divers volumes de recueils de pièces fugitives jusqu'à la moindre brochure.

Il perdit sa sainte mère au commencement de 1726. C'était l'objet de la vénération publique pendant sa vie et du salut de laquelle il y a, selon St Paul, tout lieu d'espérer, puisqu'elle a travaillé avec tant de bénédiction pour que les enfants, qu'elle avait mis au monde, demeurassent dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et dans une vie bien réglée. La perte qu'il fit de cette vertueuse dame lui causa vraisemblablement la fièvre : la fièvre voulant qu'il en ressentît, les efforts qu'il fit pour tâcher de s'en consoler et d'arrêter les impressions d'un naturel des plus tendres lui causèrent un tel serrement de cœur et firent une si grande révolution dans son sang qu'il succomba à leur violence.

Dès la fin d'avril, il fut tout à coup saisi d'un mal inconnu et de douleurs si aiguës qu'il se crut mort. Il en revint cependant. Mais, au commencement de mai, il fut attaqué d'une suffocation de sang qui, malgré toutes les saignées et les autres secours de la médecine, l'emporta le 15 mai 1726, âgé de 46 ans et 995 mois, tout il en avait passé 32 dans la Congrégation.

Il donna au lit de la mort, pendant les 15 jours qu'il fut malade, les exemples les plus touchants. Il reçut tous les sacrements de l'Eglise avec une foi et une présence d'esprit admirable. Quoique son mal lui rendît toute situation du corps douloureuse et très incommode, il le souffrit avec une résignation et une patience qui édifia tout le monde. Il ne voyait qu'avec peine l'empressement de la maison à lui donner du soulagement et aurait voulu qu'on eût laissé seul, comme le jugeant indigne d'attirer l'attention des autres et d'être l'objet de leurs soins.

Il parut un temps extraordinairement pénétré de la crainte des jugements de Dieu. On avait beau essayer de le rassurer par le souvenir des miséricordes de Dieu sur lui et de l'innocence dans laquelle il lui avait fait la grâce de couler ses jours, il se mettait sous une sainte colère et répondait à ceux qui lui tenaient ce langage : « Vous ne me connaissez point : je suis un orgueilleux et un hypocrite. Dieu seul me connaît et me jugera. » Un jour, tourmenté plus qu'à l'ordinaire de ces pensées, il fit appeler un des Pères en qui il avait confiance et d'autant bien qu'il l'espérait, il lui dit, baigné de ses larmes : « Croyez-vous, mon Père, que Dieu veuille pardonner à un orgueilleux. L'orgueil est un péché que Dieu ne pardonne guère. » et, en même temps, il lui récita divers textes de l'Ecriture sainte contre ce vice. Le Père, surpris de sa demande et consterné, n'osant élever la voix, mit tout en usage pour ranimer sa confiance, lui cita à son tour divers passages bien capables de calmer ses agitations et en vint à bout après une demi-heure de conférence, non sans peine.

Chacun admirait les secrets admirables de la Providence qui permettait que cet humble confrère se crût coupable d'un péché diamétralement opposé à son caractère, l'humilité ayant toujours été sa vertu favorite et l'avaissonnement de toutes les autres.

On était aussi fort surpris de voir en proie aux scrupules qui le dévoraient, un homme qui jusque là n'y avait point été sujet et avait au contraire toujours paru si tranquille et si serein.

dans le cours ordinaire de sa conduite. Mais cette épreuve ne dura pas. Dès l'avant-veille de la mort, un calme profond avait succédé à l'orage. Il entraînait sans peine dans tous les sentiments de confiance qu'on lui suggérait. On voyait son cœur tressaillir de joie au récit des endroits des psaumes les plus touchants, surtout à celui-ci : « In Domum Domini ibimus. » Il disait d'un air serein et tranquille : « Dieu m'en fasse la grâce ! je suis entre ses mains ; je ne veux que sa volonté. »

Ce fut alors qu'en ouvrant son cœur à un Père de ses amis, il lui dit : « Plus j'approche de l'Hermité, plus je connais que nous ne pouvions mieux faire que d'appeler de la Bulle. C'était une démarche nécessaire et je meurs content parce que je meurs dans la foi de l'Eglise. » Hérité remarquable dans une conscience très délicate et si agitée. Et surtout de la part d'un homme qui ne fut jamais un génie vif et ardent au sujet des contestations qui troublent l'Eglise ; — qui fit toujours profession de réserve, de modération et de sagesse. Il avait appelé avec nos Pères de la maison d'Aix pendant qu'il y demeurait, du mandement de séparation de l'évêque de Viviers, archevêque d'Aix du 4 Xbre 1718, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Il avait une grande égalité d'âme qui ne se troublait pas aisément. Il ne savait ce que c'était de se mettre en colère, toujours le même, toujours gai, toujours content. Il est inouï qu'il ait jamais dit la moindre parole capable de blesser personne, ingénu au contraire à trouver dans les autres des talents et des vertus que personne n'y remarquait. Il ne préférait jamais son sentiment à celui des autres. Il était sociable, complaisant, d'un commerce doux et aisé, voulant toujours ce que les autres voulaient.

Le amour qu'il avait pour la pauvreté paraissait dans ses habits et dans ses meubles. Il était d'une attention merveilleuse à s'acquitter de tous ses devoirs. Chargé du soin de la Bibliothèque de Marseille, il n'était pas possible d'en avoir plus. Cependant il a cru devoir léguer une somme à cette Bibliothèque pour réparer, disait-il, le dommage qu'il avait pu causer à la maison par le peu de soin qu'il avait eu des livres qu'on lui avait confiés.

Enfin il était d'un caractère très tendre envers ses parents. Mais c'était d'une tendresse de religion. Il embrassa au lit de la mort trois de ses frères qui vinrent le voir et leur donna à chacun selon son état et ses besoins particuliers, les avis les plus touchants, les plus raisonnables et les plus chrétiens.

Leonard Paul

Prêtre de l'Oratoire

Entré :

né à

le

Mort à Toulouse

le 27 X^{bre} 1774

Notes bio-bibliographiques

J. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire